

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## La poésie québécoise des origines à nos jours de Mailhot-Nepveu

Jacques Biais

Numéro 23, automne 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40233ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Biais, J. (1981). Compte rendu de [La poésie québécoise des origines à nos jours de Mailhot-Nepveu]. *Lettres québécoises*, (23), 42–44.

---



---



---

# La poésie québécoise des origines à nos jours

de Mailhot-Nepveu

---



---



---

Par l'ampleur du panorama qu'elle propose et par la diversité et la précision de son appareil critique (précis historique en guise d'introduction, notice biographique pour chacun des 171 poètes retenus, documentation iconographique, bibliographie systématique, tableau synchronique), l'anthologie de *La Poésie québécoise des origines à nos jours* qu'ont mise au point Laurent Mailhot et Pierre Nepveu comptera avec raison pour de nombreuses années à venir parmi les instruments de travail que se doit à tout prix de consulter quiconque s'intéresse à l'étude de notre littérature. L'ouvrage est le résultat d'un effort collectif : à la fin de la notice liminaire, on trouve la liste de tous ceux qui, outre les deux signataires, ont contribué de près ou de loin à la réalisation du projet, depuis Pierre H. Savignac, créateur du « concept de base », jusqu'aux assistants de recherche Paul Lefebvre, François Létourneau et Claude Vaillancourt, tous trois étudiants à l'Université de Montréal, en passant par quelques-uns des maîtres d'oeuvre, Gaétan Dostie et Gaston Miron. Sous une couverture et d'après une conception graphique de Roland Giguère, ce fort volume de 714 pages est édité conjointement par les Presses de l'Université du Québec et par les Éditions de l'Hexagone.

À première vue, cette anthologie de la poésie — abondamment illustrée — est presque autant une anthologie des poètes. À feuilleter les innombrables pages du recueil, ce sont d'abord les poètes, leur facies ondoyant et divers, que la vue retient : leurs grands visages dévisagés qui nous dévisagent ou qui nous fuient, les yeux écarquillés, miclos, le regard à gauche, à droite, par-dessus, en retard, louche, moqueur, le blanc de l'oeil en abîme, des brins de lumière entre les cils, la tête tournante, ailleurs, le cerveau direction, le crâne balayé rose, barbe, tignasse, moustache hirsutes, bouche cousue, hilare, sourire en coin, l'étincelle entre les dents, le menton en équilibre sur un doigt, de face ou de profil, en buste, de pied en cap, assis sur le sable, dans un fauteuil où il meurt, devant un chevalet, le corps encombré, sans ailes, avec ou sans lunettes, aura, fougère, lapin angora cotonneux, un vent de nuit sur l'épaule, portant kilt, frac, capot, veste carreautee, col romain, roulé, lavalrière, sauvage cravaté, sortant une cigarette, s'allumant une cigarette, fumant un cigare, les pieds dans marde, les vagues à l'âme.

Si d'aventure on s'arrête sur telle légende : « Miron recevant le prix Duvernay en 1977 » ou sur le *curriculum vitae* : journaliste, professeur d'univer-

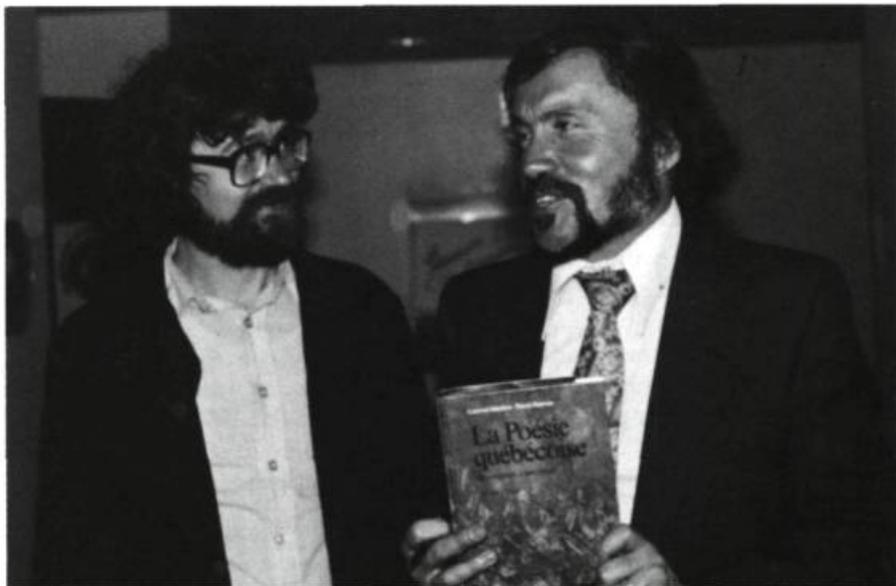
sité, animateur ou réalisateur à la radio ou à la télévision, fondateur ou directeur de maisons d'éditions, de revues, membre de comités de lecture, couronné, organisateur de spectacles, haut fonctionnaire, diplomate, ministre, on est estomaqué du nombre des poètes qui font partie de l'establishment, préférant apparemment l'ordre à l'aventure. Que la poésie survive à tout cela, c'est quasiment miracle.

Car la poésie survit. Elle triomphe même d'une pratique assez discutable qui consiste à « découper un extrait pertinent dans un texte trop long pour être reproduit en entier » (p. 10). Découper un poème, c'est le détruire, l'extrait fût-il le plus « pertinent » du monde. Comment accepter que « La malemer » ne soit citée qu'en pièces détachées, ou même « La découverte du Mississipi » ? Exemple à suivre : dans son anthologie, Alain Bosquet cite les poèmes dans leur intégralité et même — autre indice de son respect du texte — change de page à chaque début de poème. On a plutôt suivi l'exemple de Guy Sylvestre qui s'est même servi de cette pratique, dans la première édition de son anthologie, pour couvrir une opération de censure, éliminant des vers, groupes de vers, sections entières de poèmes qui introduisaient selon ses vues des distorsions d'ordre idéologique ou formel. Chez Mailhot-Nepveu, le procédé « mélioratif » touche même des poèmes très courts : par exemple, « Ultima verba » de Pamphile Lemay, « Intimité » de Lozeau, les « Moments » I et XVIII de Jean-Aubert Loranger, tous poèmes qu'on aurait pu sans peine remplacer par d'autres. Heureusement, il est fort peu de transcriptions fautives<sup>1</sup> et l'iconographie est en général de bonne qualité, quoique envahissante<sup>2</sup>.

J'en arrive à la partie principale de la recension. Pour rendre compte du choix des poètes et de leurs textes, j'ai procédé à un découpage du parcours historique en quatre étapes, chacune de masse textuelle à peu près égale.

La première partie comprend 41 poètes nés entre 1570 et 1879, de Lescarbot à Nelligan (p. 49-172). Plusieurs textes retenus de cette longue période interrogent le mystère de la vie et de la mort. Au début, comme un vent d'anéantissement s'abat sur ces pages où se diffuse le charme de la mort qui emporte dans l'oubli les êtres et les civilisations. Le vaincu endure les maux que le tyran lui inflige. Il hante les cimetières, seules terres d'accueil. Mais cette séduction du morbide soudain s'annule. De la pourriture même émerge la vie qui projette à travers ses métamorphoses le rêve de l'immortalité de l'esprit humain. Se dessinent des mouvements d'illumination et de transcendence. Puisque Mailhot-Nepveu ont substitué la rhétorique mystique à la rhétorique patriotique, nous passons pour ainsi dire de l'érable au nénuphar. La magie remplace la religion et le fantastique, la politique. À part deux ou trois textes, dont le percutant « Retour de chasse. La guerre des Boers » de Dantin, l'anthologie ignore la revendication pour la justice sociale, le combat du peuple pour la liberté. Du fantasque et patriote Napoléon Aubin, on reproduit des confidences spleenétiques. Et comment approuver cette décision de citer des poètes d'un seul poème (ou presque) : Charles Daoust, Félix-Gabriel Marchand, Arthur Buies ? Reste que Mailhot-Nepveu sont les premiers à citer dans une anthologie systématique de la poésie des textes de la Nouvelle-France. Ils nous ménagent de nombreuses autres découvertes : Arthur de Bussièrès, Moïse-Joseph Marsile, Arthur Guindon, Eudore Évanturel et Joseph Lenoir, qui s'approchent ainsi des meilleurs poètes de ce temps, de Pamphile Lemay, certes, mais surtout de Lozeau, quoique bien loin encore derrière Nelligan. Par contre, sont dépréciés Desaulniers, Rainier, Demers et même Beauchemin, Dantin, Alfred Garneau, bien moins cependant que Louis Fréchette, réduit à la portion congrue, ce que je considère comme l'une des très rares erreurs flagrantes de l'anthologie (voir à son sujet le choix de textes de Michel Dassonville, collection des Classiques canadiens chez Fides, dont la sélection met l'accent sur les qualités formelles).

La deuxième partie comprend 39 poètes nés entre 1880 et 1925, d'Al-



Pierre Nepveu et Laurent Mailhot

phonse Beaugard à Pierre Trottier (p. 173-323). Ludisme et tragédie, l'univers devient un théâtre, une immense géométrie où remuent des forces et des formes étranges, un vivant treillis d'objets et de corps, système de signes où se jette le poète meurtri, comme distant de soi. Ici s'énonce l'inventaire du pays des Fables, dont on apprend le discours, splendeur du vide. Après Alphonse Beaugard, pour la première fois aussi pleinement et justement traité, l'anthologie célèbre avec mesure les premiers artisans de la modernité : Paul Morin, Guy Delahaye, René Chopin et Marcel Dugas, dont la notice biographique est excellente et qu'avait aussi admis Guy Sylvestre, avant de proclamer que les poètes majeurs de ce temps demeurent Saint-Denys Garneau, Anne Hébert, Alain Grandbois et Rina Lasnier, lesquels paraissent ici quelque peu figés dans un certain académisme, le choix de leurs textes ne ménageant guère d'importantes surprises (on aurait attendu, pour Anne Hébert, un des poèmes qui ont suivi *Mystère de la parole*, et, pour Alain Grandbois, un inédit, ou du moins l'un des poèmes d'habitude négligés des recueils connus). Mais le manque d'esprit d'innovation touche surtout gravement Alfred Desrochers. Ailleurs, Mailhot-Nepveu minimisent l'intérêt de l'oeuvre d'Albert Dreux, de Guy Delahaye (aucun extrait du second recueil, dont le titre exact doit se lire « *Mignonne allons voir si la rose . . .* » est sans épines), de Maurice Beaulieu (dans ce

cas, le choix de Bosquet est bien plus significatif). Ils sous-estiment Simone Routier, surestiment Gérard Bessette, Réginald Boisvert. On déplore l'absence de quelques poètes dont Clovis Duval, Hélène Charbonneau, Antonio Desjardins, Paul-Quintal Dubé, Félix-Antoine Savard, Émile Venne, Jean Nolin. Par contre, on découvre ou redécouvre Medjé Vézina, Charles Doyon, Rosaire Dion-Lévesque (« L'étranger »), Robert Choquette (réhabilitation prudente de « Suite marine ») et François Hertel (l'incomparable « Chant de l'exilé », déjà retenu par Bosquet et par Sylvestre). Il n'est pas indifférent de signaler que les éditeurs placent Hertel tout près de Claude Gauvreau et de Gilles Hénault.

La troisième partie comprend 41 poètes nés entre 1926 et 1937, de Rémi-Paul Forgues à Yves Préfontaine (p. 324-461). Ici, c'est dans le cloître des racines que des choses capitales se produisent. Ces racines sont celles de la mémoire et de la parole, premiers des mots-flots qui rythment pages et rivages de ce temps. Le pays donne de ses nouvelles et dit ce qu'il rêve de la terre. Le temps passe pour l'espace. Le poète parmi son peuple s'essaie à la nouveauté. Grégarisme. Ce sont les monologues de la liaison délivrante, la migration vers un avenir déjà davantage planétaire que seulement nord-américain ou québécois. Les consciences nouvelles assimilent les leçons du sur-réalisme en même temps qu'elles inau-

gurent les ruptures qui génèrent la révolution tranquille. Sous le signe de l'Hexagone, cette tranche chronologique regroupe les trois poètes à qui est accordé le plus d'espace par toute l'anthologie, aux trois premiers rangs et dans l'ordre : Paul-Marie Lapointe, Gaston Miron et Jacques Brault. À leur suite viennent Roland Giguère et Fernand Ouellette. Simple remarque à propos de ce palmarès : on aurait sans doute pu atténuer l'écart qui sépare le premier du dernier de ces poètes. Mais là n'est pas la principale constatation. Plusieurs noms figurent dans cette section sans nécessité apparente : Jean Ménard, Claude Fournier, Alain Marceau, Gilles Constantineau, Jacques Godbout, Jean Gauguier-Larouche, Roch Carrier. Et comment ne pas s'étonner de la place réservée à Jean Baudot ? La lecture de ses vers machiniques n'est sans doute agréable qu'aux ordinateurs eux-mêmes. Il suffit d'ailleurs de comparer ces très médiocres productions (p. 362-363) aux créations libres de Suzanne Meloche (p. 326) pour constater le piètre rendement poétique du hasard précontraint. Sylvain Garneau reçoit un traitement décevant : encore ici, le choix de Bosquet semble meilleur. Gatién Lapointe, Suzanne Paradis sont sous-représentés. De même que Gilles Vigneault. Et l'on ne rencontre ni Marie Laberge ni Pierre Léger.

La quatrième et dernière partie comprend 50 poètes nés entre 1938 et 1955, d'Yves-Gabriel Brunet à Marie Uguay (p. 462-611). Comme sur la scène du Grand Siècle, le baroque et le classicisme dialoguent mais c'est le moyen âge qui souffle les répliques. De la stridence de la rage à la sourdine de l'ironie, voici des textes survoltés qui sondent les lieux interagis et hallucinés du corps — la famille, l'érotisme, la mort, la politique — pour rien (il n'y a pas d'au-delà) ou pour pratiquer la brèche par où saisir l'apocalypse de l'unité multiple. À la barre du jour, l'odeur du soufre et de l'encens voltige dans le drive-in du Temple où l'écho bouge beau et l'herbe pousse bon. Bien en tête des autres poètes de ce groupe paraît Paul Chamberland. Un trio le suit, à bonne distance, presque sur le même pied : Nicole Brossard, Roger Desroches, François Charron. Vient ensuite Michel Beaulieu. Il est heureux

que Michel Garneau et Pierre Morency reçoivent une attention justifiée mais regrettable que Gilbert Langevin n'ait pas obtenu encore plus de considération. Comment cependant s'expliquer la décadence de Claude Péloquin et la (résistible ?) promotion de Gérald Godin ? On voudrait bien admettre la présence de Marie-Claire Blais, d'André Brochu, de Dominique Lauzon, de Gilles Cyr, mais l'on a quelque mal à tolérer l'absence notamment de Pierre Châtillon, de Louis Royer, de Gaston Gouin, de Peuil Chapdelaine, de Jean-Noël Pontbriand.

En conclusion, que dire de cette anthologie qui écrase de sa masse toutes celles de jadis et naguère et demain ? La note liminaire insistait sur les qualités de complétude et d'équilibre. Cela est presque vrai et c'est d'autant plus méritoire qu'une anthologie est par définition une oeuvre inachevable et mouvante. On peut toutefois signaler quelques déséquilibres. D'autres ont pu noter la faible représentation relative des femmes. J'ajouterais celle des poètes qui évoluent hors du giron grand-montréaliste, sinon hexagonique<sup>3</sup>. Dix-huit des vingt-trois derniers poètes présentés sont d'origine montréalaise. C'est assez dire la coupure d'avec les autres centres d'activité culturelle du Québec. Dommage. On pourrait aussi noter l'utilisation erratique des productions de prose lyrique, domaine, il est vrai, négligé jusqu'à ce jour par la critique. Enfin, la sélection remarquablement efficace, exigeante et sûre mais assez limitative des textes tiendrait à une certaine idée de ce qu'est une poésie lisible aujourd'hui. D'après les notices de présentation et les textes retenus, la définition du poème idéal actuel selon Mailhot-Nepveu se lirait un peu comme suit. Toute rhétorique exclue, indifférent aux modes et aux écritures d'école, le poème idéal a, pour tonalité dominante, l'angoisse ; pour énergie, la violence ; pour régulateur, l'ironie. Son intention : dire l'essentiel d'une existence individuelle. Ses moyens : un langage rompu, dénudé, rigoureux, incisif, qui règle le délire, purifie et pétrifie les phantasmes. On y a accès d'emblée. En somme : le classicisme, en pleine modernité. Et comme ce poème à la neutralité forcée se révèle prosaïque, on aboutit à une équation orwellienne : la

poésie, c'est la prose. Voilà pourquoi votre fille est muette et Saint-Denys Garneau, devenu soudain plus fascinant qu'Alain Grandbois.

Qu'importe tout cela ? Les analyses et les critiques laissent intact l'essentiel. J'ai traversé ce livre en tous sens et à plusieurs reprises : chasse aux trésors toujours comblée. En fin de parcours persiste obstinément l'évidence que l'anthologie Mailhot-Nepveu, telle quelle, est un vibrant hommage fraternel à la poésie et aux poètes. Intelligence du projet de chacun des poètes, intuition de leur parole, Mailhot-Nepveu et amis nous offrent un document qui témoigne magnifiquement du pouvoir québécois en matière lyrique.

Écrit à Charlesbourg le jeudi 30 juillet 1981. Bientôt le cœur même de l'été, saison de prédilection de l'anthologie . . .

1. Entre autres : dans un poème de Saint-Denys Garneau (p. 262), il faut lire *chacal*, et non *cheval*.
2. Quelques illustrations sont de peu d'intérêt ou de médiocre qualité : la maison de Choquette à Vaudreuil (p. 239) ; le manoir de Saint-Denys Garneau (p. 263) ; la page couverture du *Griphon* de Petitclair (p. 74) ; le buste de Crémazie (p. 87) ; la maison où Nelligan demeura, rue Laval (p. 171) ; les pages couvertures d'*Héloïse* (p. 283) et des *Enfants du sabbat* (p. 285).
3. L'Hexagone édite 60 des 200 recueils cités des poètes nés après 1920, tandis qu'environ 50 autres lieux d'édition se partagent les 140 recueils restants.

Laurent Mailhot et Pierre Nepveu. *La Poésie québécoise des origines à nos jours. Anthologie*. Québec, les Presses de l'Université du Québec, et Montréal, Les Éditions de l'Hexagone, 1980. 714 p.